Jacques Monod
Quelques pages inédites de sa vie *

par Simone GILGENKRANTZ **

Il y a une vingtaine d'années, paraissait une biographie de Jacques Monod. Écrite par Patrice Debré, médecin immunologiste et petit-fils de Robert Debré - l'un des promoteurs de la médecine moderne en France - elle relate avec une grande précision et une certaine décomplexion la vie de ce brillant biologiste, qui fut aussi musicien, grand résistant et philosophe (1). Patrice Debré n'avait jamais rencontré Jacques Monod, mais il avait de nombreux atouts pour retracer sa vie : fils de peintre comme lui, connaissant ses deux fils, Philippe et Olivier, baigné dans le milieu médical de l'époque (il avait déjà écrit une monumentale biographie de Pasteur), il était en mesure de comprendre ses recherches scientifiques et pouvait se permettre de retracer la vie de ce personnage séduisant mais parfois despotique, sans en faire une hagiographie. Sa tâche était délicate : non seulement il lui fallait mener à bien l'histoire de sa vie, mais aussi expliquer les travaux scientifiques qui avaient abouti à la remise du prix Nobel à Lwoff, Monod, et Jacob, ces "trois mousquetaires" de l'institut Pasteur, comme les surnomme un historien des sciences (2). Ce n'est que très brièvement que Patrice Debré évoque l'amitié qui unissait Jacques Monod et Albert Camus. Par ailleurs, dans l'énorme fonds Camus (200 cartons d'archives plus les documents donnés par Olivier Todd, auteur d'une volumineuse biographie de Camus (3), on ne retrouve que quelques traces des échanges qui ont eu lieu entre les deux hommes. Pourtant l'étude de leurs vies révèle de nombreuses similitudes et une affinité de pensée frappante : nés à trois ans d'intervalle, tous deux résistants, ayant adhéré un temps au parti communiste, engagés dans les problèmes politiques et sociaux de l'après-guerre, convaincus que, dans l'absurdité du monde, l'homme moderne a, plus que jamais, besoin d'une morale positive et exigeante, il paraissait évident qu'ils avaient dû se connaître et s'apprécier. C'est pourquoi, la publication aux États Unis en 2013 d'un livre mettant en parallèle Monod et Camus (4), et apportant des témoignages de leurs relations et de leur amitié invite à revoir quelques événements de la vie de Jacques Monod, accompagnés de quelques documents inédits qui n'ont jamais encore été publiés en français.

Résistance

Dès 1940, à 30 ans, grâce à un ami, Léon-Maurice Nordmann, Monod entre en contact avec le groupe du Musée de l'Homme, les premiers patriotes à publier un journal clan-

---

* Séance de décembre 2014

** 9, rue Basse, 54330 Clérey sur Brénon.

destin *Resistance*. Il accepte de travailler avec eux, en recélant dans son laboratoire de la Sorbonne des tracts et autres documents compromettants. Mais le réseau est rapidement infiltré par Albert Gaveau, un ouvrier mécanicien, qui se fait passer pour un résistant et qui fournit aux Allemands des informations sur les participants. Un membre du groupe, Albert Comba, âgé de 19 ans, est arrêté et la Gestapo trouve une liste de 22 noms (Fig n°1) dont celui de Jacques Monod. La police obtient son adresse, rue Monsieur-Le-Prince, où elle se rend pour perquisitionner, puis elle va dans son laboratoire à la Sorbonne, l'interroge et procède à une inspection. Par chance (et peut-être par peur des microbes ou de la radioactivité), les fouilles sont superficielles et restent vaines. Jacques Monod n'est pas inquiété mais cet échec dramatique du groupe du Musée de l'Homme, (sept membres du réseau seront exécutés en février 1942 au Mont Valérien) le rend désormais encore plus prudent, sans le décourager aucunement.

En 1942, à l'époque où de nombreux intellectuels, des biologistes, rejoignent ses rangs, il entre dans le groupe des FTP (Francs-tireurs et partisans) issus de l'OS (organisation spéciale, d'obédience communiste). Marcel Cohen, étudiant à la Sorbonne et élève de Marcel Prenant - qui était, avec Georges Teissier, un des "savants officiels" du PC - finit par le convaincre d'adhérer au parti Communiste. L'organisation clandestine, formée de cellules de trois membres, y est très rigoureuse. D'abord chargé de recruter des résistants dans le monde universitaire, il devient bientôt responsable de la planification

Pierre LAMBERT I7 rue Henri Turot, Paris
I9 eme arrt(on peut laisser à l'appartement)
Le chiffre 50 est inscrit en regard.
Albert NAUD I98 Bd Voltaire-I00-(on peut laisser à l'appartement)
Pierre ARON 37 rue du Sentier- I0.
René Georges ETIENNE I46 Bd Magenta -20
Me JUBINEAU 8 place d'Iéna I6 eme -50- (on peut laisser à la concierge)
Jacques I00
G? DOYEN II rue Anatole de la Forge XVII - 5
Jean Victor MEUNIER 86 rue de Miromesnil VIII- I5.
François LEMARET 36 Ave du Roule-Neuilly- 5
Lucien Vidal NAQUET 63 bis rue de Varenne VII-30.
Andrée Marty CAPGRAS 69 rue de Dunkerque-I0.
Henri GOLDSDUL 7I rue de Rennes - I5.
Dr Léon BOUTBRIER 7I rue de la Glacière -Montgeron(Seine et Oise).....I0
Dr LONGUET 48 rue des Acacias Alfortville...I0
Jacques MONOD Laboratoire de Zoologie -Sorbonne Faculté des Sciences, de préférence entre I4 heures et I5 heures 20
Maurice LACROIX 6 rue Quatrefages V.....I0
Robert WERNER 38 rue du Bois de Boulogne(Neuilly) (I0)
Dr Jean HAMBURGER 97 rue de Prony XVII....I5
Mlle Geo FERRY 3 rue Abbé Rousselot.....I0
Guy BAISSIN I rue Jean Louis Forain-Le Chesnay (Set0).....I0
Mlle JULIE ESPIN 4 bis rue Descombes.....I0

Fig. 1 : *Liste des résistant liés au groupe du Musée de l'Homme.*
(Dossier BA 2443. Archives de la Préfecture de police de Paris)

des actions de commando. Dans cette période particulièrement dangereuse où il vit seul (son épouse s'étant mise à l'abri avec les jumeaux alors âgés de trois ans à Saint-Leu-la-Forêt), il éprouve peut-être encore plus le besoin de faire de la musique et se remet au violoncelle. Il se lie alors avec d'autres musiciens, dont Norbert Dufourcq, professeur au conservatoire, qui lui demande de diriger la chorale du mouvement musical des jeunes.

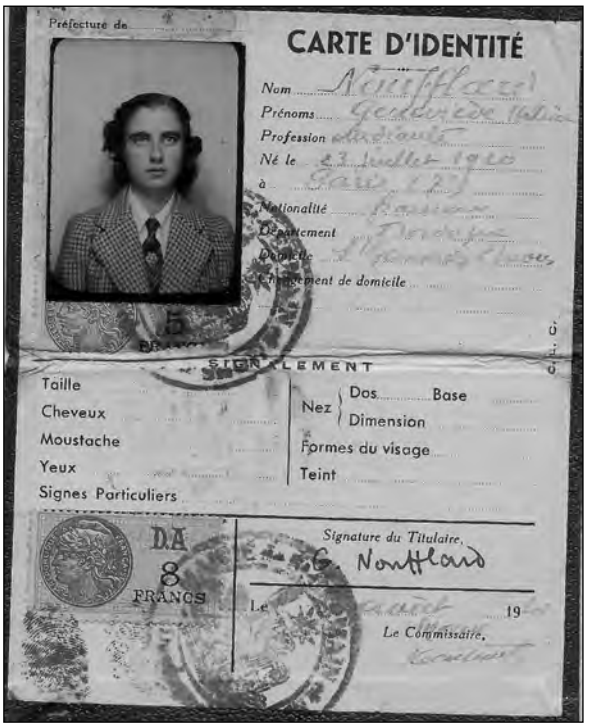
Parmi les autres musiciens, il connaît depuis longtemps Geneviève Noufflard, jeune flutiste de 23 ans. Un soir, après une répétition, en la raccompagnant du conservatoire vers la station de métro Saint-lazare, il lui confie son cartable en lui disant "je dois partir pour quelque chose de très dangereux. Je voudrais que vous gardiez cette serviette pour moi et si je ne vous la redemande pas dans 5 à 6 jours, pourriez vous la remettre à ma femme ?" Effectivement, il allait passer en Suisse, retrouver à Genève son frère ainé, Philippe, qui appartenait au MUR (Mouvements Unis de la Résistance). Ainsi Geneviève, qui se doutait déjà que Jacques Monod était dans la Résistance, en a confirmation. En janvier 1944, elle se décide à lui demander de la faire entrer dans son groupe. Il tente de la dissuader, en insistant sur les risques énormes que cela comporte, mais devant son insistance, il finit par accepter de la faire travailler à ses côtés (Fig. 2).

Fig. 2 : *Jacques Monod, au crayon. Par Geneviève Noufflard, 1945.* *(Autorisation de G Noufflard. Institut Pasteur MON bio 18)*

Lorsqu'elle demande à Jacques Monod de prendre une part active à la Résistance, Geneviève Noufflard est déjà très au fait de ses dangers. Cette jeune musicienne, née en 1920, est la seconde fille de deux peintres connus : André et Berthe Noufflard, héritiers de l'impressionnisme. Dès la défaite, ils avaient quitté Paris pour Toulouse et, entourés d'amis impliqués dans la Résistance, ils y avaient eux-même participé en aidant à s'enfuir des personnes recherchées et des prisonniers évadés. En 1941, Geneviève et sa sœur Henriette, alors étudiante en médecine, regagnent Paris, pour reprendre leurs études. Dans leur grande maison – l'ancien hôtel de Mazarin – à deux pas de l'hôtel Matignon où se trouvent alors Pierre Laval et son quartier général, elles ont aussi caché de nombreux résistants recherchés.

Dans la préface du livre que les deux sœurs ont par la suite dédié à leurs parents - dont les œuvres expriment l'harmonie et le bonheur de vivre dans lequel Geneviève a baigné jusqu'à la guerre (5) -, le professeur Jean Bernard évoque ainsi la période de février 1943 où il avait trouvé refuge au 61 rue de Varenne : "…Grâce à la complicité d'un cheminot, membre du réseau, je franchis la ligne de démarcation à Marmande, caché dans une cage à chien d'un wagon de marchandises. J'arrive à Paris. Un refuge provisoire est nécessaire. Je suis à la fois en danger et dangereux, point tout à fait sûr de n'être pas encore suivi. Henriette et Geneviève n'hésitent pas un instant et accueillent ce repris de justice".

À l'approche de la Libération, la situation devient encore plus dangereuse. Marcel Prenant (Auguste), chef d'état-major des FTP, est arrêté par la Gestapo en 1944 et déporté en juin à Neuengamme. C'est Georges Teissier, le beau frère de Monod, qui est nommé à sa place. Monod (Malivert) est chargé d'établir un réseau de communication entre les FTP et les FFI. Geneviève (Catherine) transmet les faux papiers, les plans après étude des réseaux de chemin de fer et des dépôts qui doivent être détruits ; avec la plus grande prudence, elle fixe ses rendez-vous dans des lieux toujours différents (Fig. 3).


Préfecture de

CARTE D'IDENTITÉ

Nom Noufflard

Prénoms Geneviève Hélène

Profession étudiante

Né le 23 juillet 1920

à Paris (2e)

Nationalité Française

Département Paris

Domicile

Changement de domicile

SIGNALEMENT

Taille

Cheveux

Moustache

Yeux

Signes Particuliers

Nez { Dos ..... Base

Dimension

Formes du visage

Teint

D.A 8 FRANCS

Signature du Titulaire, G. Noufflard

Le 19

Le Commissaire,

Fig. 3 : *Carte d'identité de G. Noufflard de la période de la guerre.* *(Autorisation de G Noufflard)*

Dans l'attente du débarquement, l'activité s'accélère, la France se mobilise et les résistants sont à l'écoute des messages personnels de la BBC. Le 1er juin, la région de Paris reçoit le message attendu : "Ma femme a l'œil vif", annonçant l'imminence du Jour J, puis le 5 juin, d'autres messages pour l'entrée en action immédiate des FFI. Après la libération de Paris, la tâche de Geneviève n'est pas terminée : on a besoin d'interprètes. En effet, les relations entre les forces américaines, les forces françaises libres et les FFI ne sont pas simples. Tandis que Jacques Monod est nommé dans le cabinet du général de Lattre de Tassigny, Geneviève – qui parle anglais couramment – va entrer dans l'armée ; elle s'occupe des relations entre les FFI et la troisième armée du Général Patton et elle est nommée officier du chiffre. Le Colonel Fabien à la tête de francs-tireurs continue la lutte dans l'Est de la France contre l'armée allemande, aux côtés de la division Patton. Cette figure légendaire des maquisards sollicite des armes, car il ne dispose que de celles abandonnées par les Allemands. Au cabinet du général de Lattre, où se trouve Jacques Monod, décision est prise de l'intégrer à son corps d'armée et de lui confier un régiment de 4 500 hommes, le 151ème régiment d'infanterie. Mais le 27 décembre 1944, alors que Monod venait de lui annoncer la bonne nouvelle, à Habsheim près de Mulhouse, Fabien est tué, avec plusieurs membres de son état major, par l'explosion accidentelle d'une mine allemande. À *Hirondelle*, QG du général de Lattre, alors à Montbéliard, c'est la consternation. Geneviève Noufflard y retrouve Jacques Monod. Éprouvée par une mononucléose épuisante, elle décide alors de rentrer avec lui à Paris pour se soigner dans sa famille.

Pourtant, avant de retourner à ses études musicales elle va encore vivre une aventure exceptionnelle de l'après-guerre. Un concours est ouvert par le ministère de l'informa-

tion pour des jeunes femmes françaises ayant fait de la Résistance. Elles sont sélectionnées afin de représenter la France aux États-Unis et témoigner auprès de la population américaine de leur vécu sous l'occupation et de la situation en France, dans le cadre du *National War Fund*. Bien que le concours soit très sélectif, elle est admise (sous condition d'un suivi médical régulier en raison d'une image pulmonaire suspecte). Après une escale à Londres, elle part en bateau sur le dernier "convoi de guerre" pour New York. Pendant plusieurs mois, elle parcourra différents états américains, expliquant à l'auditoire ce qu'avaient vécu les Français pendant l'occupation allemande ainsi que son parcours personnel. Elle y est reçue comme une héroïne (Fig. 4).

Après toutes ces années de guerre, et malgré le caractère gratifiant de ce rôle qu'elle s'efforce de jouer le mieux possible, cette tournée aux Etats-Unis ajoute encore à son épuisement. Exténuée, elle est hospitalisée au sanatorium Trudeau dans les monts Adirondacks au nord de l'état de New York pendant quelques mois avant de regagner la France. Elle y retrouve sa famille, retourne à ses études musicales puis appartiendra comme flutiste à un trio de musique ancienne, "Le Rondeau", formation qui voyagera à travers le monde.

Fig. 4 : *Geneviève Noufflard à Memphis, Tennessee, USA. 1945.* *(Autorisation de G Noufflard)*

Quant à Jacques Monod, après avoir poursuivi l'avancée de la première armée française en Allemagne, il reprendra sa vie de scientifique dès juillet 1945, en entrant à l'Institut Pasteur dans l'équipe d'André Lwoff. Malgré le rôle important qu'il a joué pendant la Résistance et la Libération, il a rapidement tourné la page. En 1970, en réponse à une enquête du Centre Jean Moulin, à l'occasion de l'exposition *Les scientifiques français dans la Résistance,* il souligne son incapacité à agir et sa déception de n'avoir pu être militairement plus efficace comme chef d'état-major des FTP. Il révèle à cette occasion le choix de son dernier nom de code : Malivert, nom du héros d'*Armance*, roman de Stendhal dont le malheur était d'être impuissant (6). Pourtant, même si par la suite, il l'a tenu pour négligeable, son engagement dans la Résistance lui a apporté sur le monde d'après-guerre un regard différent, un engagement qui devait rejoindre celui d'Albert Camus et sceller entre eux une amitié trop peu connue jusqu'à présent.

Jacques Monod et Albert Camus

Si l'on s'en tient à leur enfance - ils sont nés à trois ans d'écart - rien ne pouvait laisser imaginer les affinités électives qui allaient exister entre Jacques Monod et Albert

Camus. Car comment établir un lien entre le petit dernier, choyé par sa famille à Cannes, immergé dans la musique, les arts, la culture, et le gamin pauvre du quartier de Belcourt, à Alger, qui obtint à grand peine le droit de passer le concours des bourses, lui permettant d'aller au lycée ?

Sans doute les événements de la défaite de 1940, l'épreuve de l'occupation, leur choix à tous deux, spontané et inéluctable d'entrer dans la Résistance, ont-ils favorisé leur évolution l'un vers l'autre. Il semble en outre que, depuis toujours, ils portaient au fond d'eux-mêmes la même intransigeance, le même désir de lucidité. C'est pourquoi, après la guerre, dans ce début des trente glorieuses, ils ne pouvaient pas ne pas se rencontrer ; ils ne pouvaient pas ne pas être fascinés l'un par l'autre ; ils ne pouvaient pas ne pas partager le même humanisme, la même exigence d'une morale sans Dieu. Lors d'une invitation chez Jean Bloch-Michel vers 1950, Jean Daniel évoque le souvenir d'une de leurs premières rencontres : "Rarement une admiration mutuelle se déployait devant mes yeux avec autant de vrai charme, d'authentique simplicité, et d'indifférence pour la rumeur du monde. Aucun des gémissements convenus sur la médiocrité de la société parisienne, aucune évocation de la malveillance ou de la bassesse des confrères de l'un ou de l'autre. Au contraire, chacun se proposait de faire pénétrer l'autre dans son milieu, de lui présenter les plus dignes de faire partie de cette nouvelle société qu'ils venaient, sans le dire, de fonder tous deux …" (7). Avec Jean Bloch-Michel, un ami des années 1930, du temps où il dirigeait la chorale la *Cantate*, Monod a assisté aux réunions des Groupes de Liaison Internationale (GLI) qui aidaient les victimes des régimes totalitaires, quels qu'ils soient, franquiste ou stalinien, dont Camus était un des fondateurs.

L'affaire Lyssenko

Comme beaucoup de résistants, Monod et Camus ont appartenu au parti communiste. Inscrit au printemps 1943, plus par souci d'efficacité dans la résistance que par idéologie, Jacques Monod s'en retire définitivement à la suite de ce qui est devenu, en France surtout, l'affaire Lyssenko.

Trofim D. Lyssenko, né à Kiev, devient ingénieur agronome durant le stalinisme. Sa carrière fulgurante le conduit en 1938 à la tête de l'Académie des sciences agronomiques de l'URSS. Sa doctrine scientifique, basée sur la transmissibilité des caractères acquis, devient une idéologie à la gloire de Staline. Il se livre à des attaques contre la génétique, science bourgeoise. Les autres biologistes, botanistes, généticiens, qualifiés de mendélo-morgano-weismanistes, sont chassés, certains emprisonnés ou déportés au *goulag*. La génétique est pratiquement interdite dans le pays. Les publications de Lyssenko sont connues dans le monde occidental, mais la plupart des scientifiques ne sont pas dupes. C'est sans doute en France que la controverse a le plus de retentissement. Aragon fait paraître dans la revue *Europe* un numéro spécial à la gloire de Lyssenko. Mais du côté des biologiques, la cause est entendue. Même Marcel Prenant, membre du comité central mais aussi scientifique de qualité, est trop embarrassé pour prendre le parti de Lyssenko. Quant à Jacques Monod, il n'a aucune hésitation et publie dans le journal *Combat* que dirige alors Camus, un article au titre éloquent en première page : "la victoire de Lyssenko n'a aucun caractère scientifique" et termine de façon radicale : "En définitive ce qui ressort le plus clairement de cette grotesque et lamentable affaire, c'est la mortelle déchéance dans laquelle est tombée en URSS la pensée socialiste" (Fig. 5).

Camus est heureux d'accueillir cet article. Il est à l'unisson avec Jacques Monod, ainsi que les chercheurs de l'Institut Pasteur, dont le groupe (Alain Bussard, Elie Wollman,

François Gros…) eut sans doute un rôle déterminant dans la naissance du syndicat national des chercheurs scientifiques (SNCS).

COMBAT
DE LA RÉSISTANCE A LA RÉVOLUTION

CONSEIL DES MINISTRES
ies budgétaires
des tarifs des
ces publics (SNCF-PTT)
X DU TABAC SERAIT AUGMENTÉ
di : dépôt des projets financiers

MENDEL… OU LYSSENKO
"La victoire de Lyssenko n'a aucun caractère scientifique"
estime le Dr Jacques Monod
Chef de laboratoire à l'Institut Pasteur

Fig. 5 : *Édition du 15 septembre 1948 avec l'article de J Monod.* *(© Archives de l'institut Pasteur)*

Santiago Casares Quiroga

C'est en mars 1944, lors d'une répétition privée, chez Michel Leiris d'une pièce de Picasso *Le désir rattrapé par la queue* que Maria Casarès rencontre Camus pour la première fois. Il y joue un rôle et fait le régisseur. Elle lui trouve une formidable présence et en même temps une certaine fragilité. Âgée de 22 ans, elle est d'une grande beauté. Sortie du conservatoire d'art dramatique, elle vient de jouer aux Mathurins *Deidre des douleurs* du dramaturge irlandais John M. Synge. Ce sera le début d'une magnifique carrière de tragédienne et d'une liaison qui ne se terminera que par la mort de Camus en 1960. Elle est la fille de Santiago Casares Quiroga, premier ministre de la seconde république espagnole, contraint de démissionner le 18 juillet 1936, lors de l'éclatement de l'insurrection militaire et exilé en France après la chute de la Catalogne. En 1949, il est malade et Camus adresse à Jacques Monod une lettre pour lui demander conseil à son sujet.

Mercredi 21 décembre 1949

Mon cher Monod,

A la réflexion, je vous écris tout de suite ce que je voulais vous demander. Si même vous ne pouvez me renseigner directement, vous pouvez peut-être demander autour de vous. Il s'agit du père de Maria Casarès, ancien président du conseil de la république espagnole et, ce qui vaut mieux après tout, homme de qualité. A soixante ans, et depuis des années, il se trouve au lit, invalide (son état s'aggrave). Il souffre de sclérose pulmonaire. Or, il semblerait que le sérum de Bogomoletz soit indiqué dans son cas. Son médecin traitant a écrit au docteur Bardach à l'Institut Pasteur, en lui signalant que le cas se compliquait d'une insuffisance cardiaque droite et en lui demandant conseil et aide. Cette lettre est restée sans réponse.

Ce que je voudrais savoir de vous, ou par vous, est ceci

1) le sérum est-il indiqué dans ce cas, compte tenu de l'insuffisance cardiaque ?

2) S'il l'était comment s'en procurer.

Ne faites rien naturellement si tout cela dépasse votre "champ". Mais je suppose que vous pouvez, dans ce cas, me conseiller. J'ai de l'affection et de l'estime pour M Casarès Quiroga (c'est le nom du malade) Et sa vie est menacé. Quant à Maria Casarès, elle a perdu sa mère il y a deux ans, elle n'a pas d'autre famille que son père, et elle l'aime.

Si vous la connaissiez mieux, vous comprendriez qu'on ait envie de l'épargner.

Merci d'avance en tout cas et ne doutez pas de ma fidèle amitié.

Albert Camus

Copyright : C. et J. Camus, fds Camus, Bibl. Méjanes, Aix en Provence, DR.

À la suite de l'affaire Lyssenko", ce sérum de Bogomoletz rappelle les errements de la science stalinienne. Un médecin ukrainien avait inventé un sérum anti-réticulaire cytotoxique destiné à agir sur le tissu conjonctif pour augmenter la longévité et guérir de nombreuses maladies. Alexandre Bogomoletz reçut le titre de "Héros du travail Socialiste" en 1944. Le docteur Bardach travaillant à l'institut Pasteur avait aussi conçu un sérum miracle analogue. Peut-être avait-il été mis en relation avec la famille Casarès par François Tosquelle, un psychiatre d'origine catalane avec lequel il avait travaillé pendant les années d'occupation. Il va sans dire que Jacques Monod ne put malheureusement apporter d'aide à Camus. Le père de Maria mourut quelques mois plus tard. En 1950, quand Camus publia *Actuelles : chroniques 1944-1948*, qui contenait de nombreux écrits politiques, sur l'exemplaire de Monod on peut lire :

A Jacques Monod,
sur un même chemin,
Fraternellement
Albert Camus

En 1951, Camus publie *l'Homme révolté*. Le livre suscitera de violentes polémiques : il y dénonce les dangers de la révolte, celle qui aboutit à des états policiers, des univers concentrationnaires…

Celui de J. Monod porte cette dédicace :

A Jacques Monod
Cette réponse à quelques-unes
de nos questions
fraternellement
Albert Camus

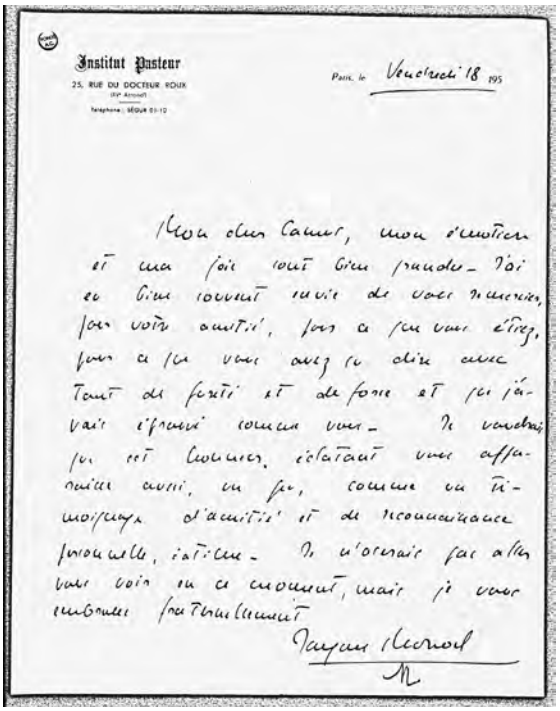
Nos questions… car ces questions qui divisent, que beaucoup ne sont pas prêts à accepter, Monod les partage avec Camus. Parfois ils se rencontrent à la Closerie des Lilas, près de l'Observatoire. Leurs échanges portent sans doute aussi bien sur la politique que sur la philosophie. Ils y côtoient d'anciens résistants, engagés eux aussi en politique, comme l'écrivain André Chamson ou le jeune sociologue Edgar Morin.

Jacques Monod invite parfois Camus, chez lui. Sa femme, Odette, archéologue, orientaliste, travaille au musée Guimet dont elle deviendra conservatrice, ne recherche pas les mondanités. De son coté, elle publie de nombreux livres sur les Indes et les peintures tibétaines (8). Camus y rencontre Melvin Cohn, alors en postdoc à l'Institut Pasteur, ou le grand organiste aveugle André Marchal, et il découvre ces peintures sacrées du Tibet, les *thangkas* qu'Odette a rapportées de ses voyages.

Quand Pierre Mendès-France devient président du conseil en 1954, il publie dans La NEF (Nouvelle Équipe Française, premier magazine de l'après-guerre), un article important : "*Réflexions d'un homme politique sur l'enseignement supérieur"* avec ses regrets,

ses craintes et ses espoirs. Monod est d'accord avec l'analyse faite par PMF sur la recherche et ses insuffisances en France. Il est prêt à s'investir et c'est ainsi qu'est conçue l'idée d'un colloque scientifique, le colloque de Caen, qui aura lieu en 1956. Il sera important dans l'histoire de la recherche et Monod en sera un des principaux acteurs. Mais la philosophie de Camus, l'absurdité du monde, et de la vie de l'homme ne le questionnent pas moins. À partir de la science, compte-tenu de l'évolution du vivant, il ressent les mêmes interrogations sur la condition humaine et les mêmes exigences.

En 1956, au moment de la révolte hongroise, et de son écrasement par les chars soviétiques, tous deux sont révoltés par cette tragédie : Camus écrit, dans un article intitulé "Le sang des Hongrois" : "...je souhaite de toutes mes forces que la résistance muette du peuple hongrois se maintienne, se renforce, et, répercutée par toutes les voix que nous pourrons lui donner, obtienne de l'opinion internationale unanime le boycott de ses oppresseurs". Jacques Monod, de son côté, réussit, dans des conditions rocambolesques, à faire traverser le rideau de fer à une jeune scientifique hongroise, Agnès Ullmann. Lorsqu'elle lui demande "Pourquoi le faites-vous ?" il lui répond : "C'est une question de dignité humaine". Agnès fera toute sa carrière à Pasteur. Ils se rejoignent aussi dans leurs positions sur la révolution algérienne. Pour Camus, enfant d'Algérie, le dilemme est extrême et ses prises de position difficiles. Il dira : "Je suis déchiré, voilà la vérité". Quant à Monod, dès 1955, il se déclare hostile à la poursuite de la guerre. Plus tard, il condamnera sans appel l'OAS.


Institut Pasteur
25, RUE DU DOCTEUR ROUX
(XV Arrondt)
Téléphone : SÉGUR 01-10

Paris, le Vendredi 18 195

Mon cher Camus, mon émotion et ma joie sont bien grandes. J'ai eu bien souvent envie de vous remercier pour votre amitié, pour ce que vous étiez, pour ce que vous avez su dire avec tant de fierté et de force et que j'avais partagé avec vous. Je voudrais que cet honneur éclatant vous apparaisse aussi, un peu, comme un témoignage d'amitié et de reconnaissance personnelle, intime. Je n'oserais pas aller vous voir en ce moment, mais je vous embrasse fraternellement.

Jacques Monod

Fig. 6 : *Copyright : C. et J. Camus, fds Camus, Bibli. Méjanes, Aix en Provence, DR. Avec l'autorisation de P et O Monod (© Archives de l'institut Pasteur)*

Le 10 Décembre 1957, quand Camus reçoit le prix Nobel, Monod s'en réjouit infiniment et lui écrit cette lettre dans les jours qui suivent (Fig. 6) :

Paris, le Vendredi 18

Mon cher Camus, mon émotion et ma joie sont bien grandes. J'ai eu bien souvent envie de vous remercier pour votre amitié, pour ce que vous étiez, pour ce que vous avez su dire avec tant de fierté et de force et que j'avais partagé avec vous. Je voudrais que cet honneur éclatant vous apparaisse aussi, un peu, comme un témoignage d'amitié et de reconnaissance personnelle, intime. Je n'oserais pas aller vous voir en ce moment, mais je vous embrasse fraternellement.

Jacques Monod

Pour ce qui est de Camus, à peine âgé de 44 ans, recevoir le Nobel le bouleverse et réveille en lui ses fragilités, ses incertitudes, ses origines. Il écrit à son ancien instituteur qu'il n'a pas oublié : … "Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé…". Mais il n'a pas que des amis. De part et d'autre de l'échiquier politique, la société parisienne foisonne de critiques sur cet honneur qui lui est fait. Jean-Paul Sartre y va de sa formule : "c'est bien fait !" Son ancien ami, Pascal Pia, dit de lui qu'il n'est plus un homme révolté mais un "saint laïque" au service d'un humanisme suranné. François Mauriac conclut: "Ce Sisyphe ne roulait pas son rocher. Il grimpait dessus et, de là, piquait une tête dans la mer...".

Dès le 29 décembre, Camus traverse une période de dépression profonde qu'il note dans son journal : "15 heures, nouvelle crise de panique", et lui fait redouter de s'être fourvoyé, d'être devenu incapable de créer encore. Sans doute Monod le voit-il moins souvent pendant cette période. Quand survient sa mort brutale, le 4 janvier 1960, l'émotion est énorme. La France, bouleversée, mesure ce qu'avec lui elle a perdu. Pour Jacques Monod, cette perte deviendra un manque.

Dix ans plus tard, après avoir, lui aussi, reçu le prix Nobel, après avoir donné une série de séminaires en Californie, il publiera *Le Hasard et la Nécessité,* dont le sous-titre *Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne* montre bien son désir de relier la science à la philosophie (9). Le livre s'ouvre par deux épigraphes : l'une de Démocrite *: Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité*. L'autre est la conclusion du *Mythe de Sisyphe : … Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers… La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme…*

Cet ouvrage est sans appel : comme *l'Homme révolté* de Camus, Monod ne fait aucune concession. En se plaçant du point de vue scientifique, il veut faire table rase des vieilles idéologies. En expliquant la biologie moderne, il insiste sur l'absolue nécessité d'en tirer une morale humaine. Le livre connaît un grand succès. Son titre est resté dans toutes les mémoires. Pourtant beaucoup de philosophes l'ont critiqué. Même Karl Popper, le philosophe des sciences dont il se sentait le plus proche… Monod en a été déçu. Il faut reconnaître que relier la science à la philosophie, à un moment où la biologie moléculaire ne faisait qu'émerger, était une entreprise périlleuse… Elle l'est encore aujourd'hui.

Avec le recul, Jacques Monod et Albert Camus, figures lumineuses du XXème siècle, semblent encore plus proches l'une de l'autre. Leur indignation, pour plus de justice et d'humanité, plus que jamais nécessaire, leurs interrogations, gardent toute leur actualité. Ce sentiment de solitude exprimé par Monod, "L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part", nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, le partagent.

REMERCIEMENTS

Je remercie Olivier et Philippe Monod de leur autorisation, Sean B. Carroll de ses conseils ainsi que l'Institut Pasteur pour les documents des fonds Monod et Brunerie. Un grand merci à Geneviève Noufflard pour son accueil et ses précieux renseignements.

RÉFÉRENCES

(1) DEBRÉ P. - *Jacques Monod*, Coll. Grandes Biographies, Flammarion, Paris, 1996.

(2) MORANGE M. - Les Mousquetaires de la nouvelle biologie, Coll. Les génies de la Science, *Pour la Science*, n° 10, Février 2002.

(3) TODD O. - *Albert Camus Une vie*, Coll. Biographie, Gallimard, Paris, 1996.
(4) CARROLL SB. - *Brave Genius. A scientist, a philosopher, and their daring adventures from the French resistance to the Nobel Prize*, Crown, New-York, 2013.
(5) *André Noufflard, Berthe Noufflard. Leur vie, leur peinture*, Ouvrage réalisé sous les auspices de l'association André et Berthe Noufflard, Imprimerie de la vallée d'Eure. Pacy/Eure, 1982, http://www.noufflard.fr/
(6) Lettre de Jacques Monod à Geneviève Thieuleux (conservateur du centre Jean Moulin), 4 f. dac., Paris, 02/06/1970 : Autobiographie : participation de J. Monod à la Résistance, fonds Brunerie, Archives Institut Pasteur.
(7) DANIEL J. - *La blessure*, Grasset, Paris, 1992.
(8) MONOD-BRUHL O. - *Art et Archéologie : Peintures Tibétaines*, Coll. A. Champdor, Albert Guillot, Paris, 1954.
(9) MONOD J. - *Le hasard et la nécessité*. Seuil, Paris, 1970.

RÉSUMÉ

L'amitié et les affinités de pensée entre Albert Camus et Jacques Monod ont été peu mises en valeur en France. Un livre publié aux États-Unis en 2013 sur la période de la deuxième guerre mondiale en France montre leur importance. Il semblait utile de rassembler les éléments de correspondance et les écrits témoignant de leurs préoccupations communes, leurs rencontres fréquentes et leur amitié.

SUMMARY

The friendship and affinity of thought between Albert Camus and Jacques Monod were little highlighted in France. A book published in the U.S. in 2013 over the period of the Second World War in France shows their importance. It seemed useful to collect the elements of correspondence and writings reflecting their common concerns, frequent meetings and friendship.